



LE MONDE À 50 KM/H

Début 2023, dans PV#06, nous vous présentions Estelle, Dan et Woody, leur camion-maison de 1957, prêts à partir pour un tour du monde de trois ans et demi. Un itinéraire aux petits oignons, quatorze missions de volontariat en guise d'étapes, une préparation sans faille... le plan semblait sans accroc. Deux ans et demi plus tard, tout a changé. Les objectifs, le voyage, mais surtout eux. Ils nous racontent.

Tout était tracé sur la carte, cadré, organisé, comme un projet presque rassurant. C'était en juin 2023, nous quittons la France, direction le nord de l'Europe puis le monde, dans une euphorie un peu naïve. Comme si nous partions pour des vacances prolongées, mais avec un calendrier serré, des étapes précises... L'œil constamment sur la montre pour pouvoir cocher ces petites cases. Aujourd'hui, après deux ans et demi et plus de 60 000 km jusqu'à Ushuaïa, le plan n'existe plus : le voyage a changé de forme, de rythme et quelquefois

de direction. Nous aussi, d'ailleurs. Le cercle polaire arctique était notre premier cap. Un symbole. Un but à atteindre pour se dire : "Ça y est, on est partis, c'est réel." Mais notre camion Woody s'impose très vite en chef, dictant ses propres règles. À 50 km/h maximum, les kilomètres s'étirent, les cartes prennent une autre échelle. Les paysages défilent différemment sous nos yeux, presque au ralenti. Et puis les journées se remplissent autrement. Nous comprenons rapidement que tout ne rentrera pas dans le cadre prévu et organisé avant le départ.

Il faut ralentir. Vraiment. Accepter de ne pas tout voir. Renoncer à certains détours pour mieux vivre le principal et se laisser volontairement des raisons de revenir un jour. Après l'Europe du Nord, la Russie, la Mongolie puis l'Asie nous semblaient une suite logique. Mais au dernier moment, les visas deviennent inaccessibles. L'itinéraire patiemment construit pendant plus d'une année se défait. Il nous faut trancher. Renoncer ? Certainement pas ! Nous préférons porter notre regard, initialement tourné vers l'est, en direction du couchant.



Depuis la Suède, Woody embarque sur un bateau à destination du Canada et des Amériques. Le tour du monde se fera à rebours de nos plans initiaux. À cet instant, nous comprenons qu'il faudra se résigner aux changements de cap, prendre des décisions radicales et accepter l'inconfort de l'inconnu vers lequel nous nous dirigeons.

Les Amériques, étape imprévue

Sur le continent américain, Woody est la star. Haut, massif, conduite à droite, jaune et blanc, avec une sacrée bouille que personne n'a jamais vue, notre ancien camion militaire suisse de 1957 attire les regards partout où nous roulons. Les gens klaxonnent, saluent, s'arrêtent, s'esclaffent. Et lorsque nous leur apprenons qu'il n'en reste que huit dans le monde, on ne parle plus de camion, mais de Woody : "Il a une âme, ça se ressent", nous dit-on. Certains sourient trouvant qu'il ressemble à un Combi Volkswagen, mais... avec des muscles. En Floride, lors d'un grand rassemblement de camions anciens et bien qu'entouré de mastodontes américains parfaitement restaurés, Woody attire les curieux. Il provoque les rencontres, aussi. Comme celle de Ken et Andy, deux vétérans et anciens mécaniciens de l'armée, âgés de 85 et 73 ans, tombés en admiration devant sa mécanique ancienne. Quelques jours plus tard, ils nous ouvrent les portes de leur hangar, où nous passons trois jours à démonter, réparer, apprendre, échanger. Un apprentissage en mécanique pour nous, novices dans le domaine, mais surtout une parenthèse humaine imprévue.

Étape redoutée, la Colombie, premier pays d'Amérique du Sud de notre parcours. La barrière de la langue, les images anxieuses véhiculées par les réseaux sociaux, les médias, l'appréhension est palpable... Pourtant, l'accueil qui nous est fait est à l'opposé de ce que nous redoutions : sourires expressifs, invitations à tous les coins de rue, repas partagés à l'improviste, de la musique et de la danse presque chaque jour. Ici aussi, les échanges autour de Woody sont spontanés et le voyage devient encore plus humain qu'il ne l'était. Ici, les gens improvisent sans forcer, prennent toujours le temps de nous accueillir, passer du temps entre amis ou en famille, quitte à repousser leur travail au lendemain. Nous n'avions jamais connu ça. Et c'est ce que nous retiendrons de ce pays. En Équateur et au Pérou, jusqu'aux portes de l'Amazonie, la route est souvent difficile. Il serait plus juste de parler de pistes de



montagne, souvent en terre, sans revêtement, cabossées et exigeantes, grim pant jusqu'à 5 000 m d'altitude, plus haut que le mont Blanc. En Amazonie brésilienne, nous empruntons la Transamazonienne, surnommée la "route de l'impossible". Nous comprenons vite pourquoi. Les averses sont violentes, la boue remplace la route, les roues patinent, comme les tongs, sur ces sols glissants. Sur 800 km, il n'y a ni réseau, ni station-service, ni véritablement d'endroit où se poser. Juste la forêt et cette piste de terre mouvante. Pas d'assistance, d'ailleurs personne ne passe. Alors on se tracte, on s'attend, on s'entraide sans compter avec les camions commerciaux qui font leurs allers-retours. Personne ne se presse. Le danger est partout, les carcasses sur le bord de route nous le rappellent régulièrement. À l'arrivée, l'émotion est forte pour tous, tant la concentration demandée est intense. C'est l'un des moments du voyage où la solidarité a été la plus cruciale. Sans soutien, nous aurions pu y rester, comme bien d'autres véhicules que nous avons aidés. Dans notre plan initial, notre aventure était ponctuée de missions de volontariat pour ne pas se contenter de traverser les pays, mais de contribuer à faire tourner le monde, à notre manière et à notre échelle. Offrir quelque chose à notre planète tant que nous le pouvions. Sur les quatorze prévues, nous n'en avons réalisé que cinq : la préservation des rennes en

Finlande, l'acheminement de médicaments au Venezuela, la production de cacao en Équateur au sein d'une communauté quechua, des projets scientifiques de biodiversité et de reforestation en Amazonie brésilienne, la protection des pumas dans une réserve en Argentine. Autant de pauses dans notre voyage, des parenthèses d'un mois ou plus qui nous permettaient de nous immerger dans le quotidien des communautés, de comprendre les problématiques concrètes du pays et de nous rendre utiles auprès de ceux qui mènent des actions positives. Ce sont également des moments d'échanges culturels qui ont donné du sens à notre expédition et qui nous poussent à réfléchir, toujours.

Parenthèse ou fin du voyage ?

Février 2025, nous devons revenir en France. Un retour forcé qui nous arrache brutalement à la route, à notre tour du monde. Le doute s'installe alors. La peur aussi. Tout cela va-t-il s'arrêter là ? Un mois plus tard, nous parvenons à repartir en Uruguay. Mais l'enthousiasme n'y est plus. Heureusement, une fois là-bas, le calme, le sport, la remise en forme et, surtout, la rencontre un peu plus tard, en Argentine, avec la famille Zapp, des voyageurs au long

cours depuis plus de vingt ans, rallument un essentiel qui s'était éteint en nous. Nous retrouvons l'envie de continuer. Aussi, de quoi se reconstruire et la décision s'impose d'elle-même : nous poursuivons notre tour du monde à une nouvelle condition : aucune date retour. Rien ne pressait. Notre voyage se faisait à 50 km/h. Alors pourquoi s'imposer une *dead line* ?

Nous avons compris que la vraie richesse était les rencontres humaines. Des moments qui arrivent lorsqu'on accepte de ralentir encore. Un camionneur qui nous arrête pour partager un verre, une famille qui nous invite à dîner et à découvrir sa culture... des échanges spontanés devenus signature de notre voyage. Les deux premières années, nous nous étions parfois imposé d'écourter ces moments en se disant qu'il fallait avancer (avec un délai fixé à fin 2026). Aujourd'hui, nos prérogatives ont changé. Prendre le temps pour ces rencontres, voilà qui finalement donne tout son sens à notre aventure. Notre tour du monde à 50 km/h continue, bien sûr. Et les neuf missions humanitaires et de volontariat prévues restent au programme. En revanche, nous avons choisi d'éviter complètement la question du *timing*. Rentrer absolument dans un délai de trois ans et demi n'est plus d'actualité. Aujourd'hui, ce sont les rencontres et les coopérations qui rythment le voyage. Sans contrainte de temps - nous en avons, du



temps – pour expérimenter davantage de choses, notamment en Amérique du Sud. En Argentine puis au Chili, Woody est devenu un espace de dialogue et de partage. Nous l'avons ouvert à la visite lors d'événements locaux et de marchés. Les familles pouvaient entrer, découvrir la carte du monde que nous avons dessinée, suivre notre itinéraire, comprendre nos missions humanitaires et environnementales, regarder des photos et échanger avec nous. Un lieu ouvert, spontané qui a reçu un accueil incroyable. Des centaines, puis des milliers de personnes sont venues. Les rencontres ont rapidement pris une dimension plus culturelle.

Voyage au bout de l'inattendu

Une nouvelle manière de voyager qui nous oblige à trouver des solutions concrètes pour poursuivre l'aventure. Sur la route, nous inventons un nouveau rythme. Nous vendons des crêpes, du chocolat, des cartes postales. À bord de notre camion-maison, les discussions vont bon train et de là naît un livre pour enfants : *Les Aventures de Woody autour du monde* où notre compagnon sur roues raconte. Grâce à tout cela, le projet prend une ampleur inattendue en Argentine. Les médias s'intéressent à nous trois, les interviews se multiplient, la télévision vient à notre rencontre. Les échanges deviennent plus nombreux, plus structurés aussi. Le voyage prend une autre dimension. Parallèlement, un projet plus personnel se construit. Pendant six mois, j'écris, reprenant les notes prises sur la route, couchées dans des carnets, depuis deux ans et demi, je m'installe quelques heures, chaque jour, à l'arrière de Woody et je construis ce récit. *Le Tour du monde à 50 km/h - Tome 1 : de l'Europe à la fin du monde*, qui raconte les coulisses du projet, les imprévus, les missions de volontariat, les rencontres humaines et ce que la route transforme en nous. En décembre 2025, nous atteignons "la fin du monde", Ushuaïa. Un jalon emblématique pour nous, qui marque la fin du continent américain, la sortie officielle de mon livre et, symboliquement, la moitié de notre aventure, à l'aube d'un départ pour l'Asie. Dès que nous aurons trouvé un bateau... Nous étions partis pour vivre un tour du monde idéalisé, mais rien ne s'est déroulé comme prévu. Plus tout à fait les mêmes, nous le continuons dorénavant en le rêvant au jour le jour.

Texte : Estelle Ohanian



Les Aventures de Woody autour du monde

Un livre jeunesse illustré qui raconte le tour du monde à travers les yeux du camion Woody. Les enfants y découvrent les pays traversés, les rencontres, les cultures et quelques mots glanés sur la route.

Livres disponibles sur Amazon

Le Tour du monde à 50 km/h - Tome 1

Estelle retrace ici les deux premières années et demie de la voyage, de l'achat de Woody à Ushuaïa. Coulisses du projet, détours imprévus, rencontres marquantes, missions... et transformation personnelle. Ce récit, écrit au fil des kilomètres, n'oublie rien.